

multitudes serviles; aujourd'hui il donne beaucoup sous la main d'un enfant. C'est que cet enfant, de ses faibles doigts, peut actionner les merveilleuses machines que le capital amassé par les siècles précédents a permis de créer, de développer, de perfectionner. Toutes nos industries, dans leur marche, dans leurs progrès, démontrent tous les jours que plus grand est le capital, — matières premières, machines de plus en plus perfectionnées, argent qui procure et les unes et les autres, — et plus la production est abondante.

3o Le capital repose sur la vertu. C'est elle qui lui a donné naissance, c'est elle qui le conserve, c'est elle qui l'emploie utilement. Dans l'antiquité nous l'avons dit, c'est la contrainte qui a créé les premiers capitaux et qui les a mis en réserve. Elle n'a pu, durant les quatre mille ans, six mille ans, peut-être davantage qu'a duré son règne, n'en produire qu'une quantité incomparablement moindre que celle qu'a procurée en deux mille ans la vertu chrétienne. Aujourd'hui la contrainte n'existe plus : à l'esclavage a succédé le servage, au servage le salariat, c'est-à-dire la rémunération du travail libre. Aujourd'hui, tout homme est libre de travailler, ou de fainéantiser; tout homme a la libre disposition de son salaire. Il peut à son gré le dépenser en superfluités, ou mettre en réserve ce que n'exige point sa faim. Il ne subit d'autre contrainte que celle qui vient de son âme et de ses habitudes de vertu, c'est-à-dire de l'empire qu'elle prend et exerce sur elle-même pour dompter sa paresse et refréner ses appétits. Plus ces habitudes se fortifient dans un individu dans une famille, dans une société, plus le capital s'accroît rapidement; plus elles faiblissent et plus la ruine s'accélère, aussi bien pour les peuples que pour les maisons et pour les personnes.

4o La vertu repose sur la foi. Elle n'existait point dans l'antiquité, et c'est ce qui a rendu l'esclavage nécessaire. Elle n'a commencé d'être qu'avec la prédication de l'Evangile. Elle décroît partout à mesure que les vérités surnaturelles perdent de leur ascendant sur les âmes. Il n'y a que l'espérance des biens éternels qui a pu habituer les hommes à faire continuellement à leur nature paresseuse d'une part, avide de jouir de l'autre, cette double violence de s'imposer la fatigue et de ne point profiter sur l'heure du fruit de l'effort. Mais, dira-t-on, ne